

Amala Dianor fait s'envoler la danse hip-hop

Belinda Mathieu Publié le 28/03/2017.



Issu de la culture street et formé à la danse contemporaine, ce chorégraphe d'origine sénégalaise déploie un langage singulier qui transcende les genres. Il est à découvrir d'urgence au Centquatre cette semaine.

Lorsqu'on lui demande de définir son style, Amala Dianor explique dans un grand sourire : « *Quand j'ai commencé, mon slogan était : "décoder la danse hip-hop et investir la danse contemporaine d'une énergie hip-hop". En fait, je travaille souvent avec des puristes, dont je détourne la technique. Ma recherche se situe dans cette transgression* ».

Unique et fluide, la danse d'Amala Dianor mélange effectivement les genres, puisant son énergie dans des influences africaines, street dance et contemporaines. A l'image de sa vie.

La découverte de Paris et du hip-hop

Né à Dakar, où la danse fait partie de la vie quotidienne, il découvre les danses urbaines en 1983 lorsqu'il arrive en France à l'âge de sept ans. « *Vivre à Paris a été une rupture. Je devais rester à la maison, tout était cadré, confie-t-il avec une pointe d'amertume. La découverte du hip-hop a été le début de la nouvelle vie* ».

SUR LE MÊME THÈME

#Croisons-les

"Auguri" : quand la danse devient marathon

Disparition

La chorégraphe américaine Trisha Brown est morte

Festival 100%

Golden Stage à la Villette : quatre chorégraphes qui explosent les codes du hip-hop



Dans la cour de récré, il imite les pas observés dans H.I.P. H.O.P., l'émission de street dance diffusée le dimanche sur TF1, et s'inspire de l'énergie de Michael Jackson et Bruce Lee, ses modèles. Même s'il danse surtout pour s'amuser, il se fait peu à peu un nom dans le milieu très compétitif de la danse hip-hop. Pourtant, se sentant trop à l'étroit, il décide à la fin des années 1990 de s'affranchir des codes et figures imposés par les pontes du genre.

Les débuts artistiques et les prix

Sa créativité et sa soif intarissable de défi le poussent à intégrer en 2000 le Centre National de danse contemporaine (CNDC) d'Angers. Un tournant qui marque le début de sa démarche artistique. Seul street dancer de sa promotion, il doute de sa légitimité dans cette école prestigieuse, *« j'étais surpris de faire partie des meilleurs éléments, malgré mes lacunes techniques en classique et contemporain »*, confie-t-il sans fausse modestie.

Son approche rare du mouvement lui vaut d'être recruté par Régis Obadia à l'issue de la formation. Commence alors une carrière d'interprète, rythmée par des collaborations avec des chorégraphes de renom, tels Abou Lagraa et Emmanuel Gat, qui vont élargir encore un peu plus sa vision du geste dansé. En 2004, il crée C dans C, qui vise à élaborer un style hybride, fusion de la technique hip-hop et contemporaine. De ce collectif naîtra la pièce *Crossroads* (2012), récompensée par le 2e et 3e prix concours de danse contemporaine Reconnaissance. Une réussite qui annonce aussi les débuts de la compagnie Amala Dianor.

Harmonie humaine

Dans ses pièces, Amala Dianor choisit ses danseurs pour leur sensibilité singulière et leur accorde une grande liberté. Il assume : *« J'aime bien être interpellé par la personnalité d'un artiste. Sur scène, je donne avant tout à voir des individus qui s'expriment »*. Une harmonie humaine sur scène et en coulisses, comme le confirme Sandrine Lescourant, interprète dans son avant-dernière création, *De(s)génération* (2016). *« Il a une belle âme, il irradie. En tant que chorégraphe, collaborer avec lui me rappelle que malgré toutes les contraintes liées à métier, on peut être transparent et bienveillant avec son équipe »*.

Avec *Man Rec* (2014), le chorégraphe s'essaye à l'exercice périlleux du solo. En résulte une pièce sobre et poétique, aperçu sincère de sa recherche gestuelle. Puis en 2016, grâce à *De(s)génération*, il rend hommage à l'état d'esprit du hip-hop qui l'a porté dans toute sa carrière sous l'emblème : « Peace, Unity, Love, and Having Fun ».

Vers l'infini...

Pour son dernier essai chorégraphique, *Quelque part au milieu de l'infini*, il monte sur scène avec deux danseurs mûs par une même quête : se surpasser. « *Mes interprètes me ressemblent*, avoue Amala Dianor. *Ils pourraient se contenter de ce qu'ils ont, mais ils veulent toujours plus ! Nous sommes tous issus du hip-hop, où la notion de défi est fondamentale, notamment à travers les battles. Alors j'ai posé la question suivante : à quel moment se satisfait-on de ce que l'on a ?* »

A travers ce voyage initiatique et introspectif, il explore un espace abstrait, hors du temps, où les corps s'abandonnent pour que les âmes se rencontrent. Mais Amala Dianor, n'a pas l'intention de s'arrêter là. Prochain objectif : renouer avec ses racines d'Afrique de l'Ouest, où il compte transmettre son expérience et son savoir faire. Et, comme il vise toujours plus haut, pourquoi pas prendre la direction d'une structure chorégraphique ?

Sortir Amala Dianor danse

Postez votre avis



« L'ennemi de mon ennemi », installation avec une barque en bois provenant du décor du film « Dunkerque », de Christopher Nolan.

AURÉLIEN MOLE/ADAGP, PARIS 2018

Neil Beloufa joue à se faire peur avec la propagande

Au Palais de Tokyo, le plasticien a accumulé des objets persuasifs

ARTS

Plus qu'une exposition, c'est un monde. Un Web Wide World, pourrait-on dire : un monde à la dimension (dantesque) de la Toile. Où l'on croise Churchill et les martyrs de Téhéran, des soldates israéliennes en promo sexy sur Instagram et les tulipes de Jeff Koons version miniature, Benoît Hamon caricaturé avec des oreilles de Monsieur Spock et les peintures de George W. Bush, le combat des femmes peshmerga et une pub pour un jeu vidéo, des gadgets maoïstes vendus aux touristes en mal d'exotisme coco ou un livre de coloriage anti-organisation Etat islamique... Le monde, tel qu'il apparaît, régi par la violence et les conflits. Le plasticien Neil Beloufa a encore du mal à saisir la déconcertante mise en scène qu'il a

orchestrée là, au Palais de Tokyo. « Nous avons sélectionné des objets de représentations de pouvoirs politiques ou économiques, intellectuels et artistiques, afin d'essayer d'analyser leur mécanique de fonctionnement, leurs formes, sur quoi ces images jouent. Puis nous les avons assemblés en faisant des nœuds, qui parfois coïncident, parfois créent des associations, des sens involontaires. » Ainsi tente-t-il de résumer l'entreprise titanique dans laquelle il s'est lancé.

Ce qu'il donne à voir, c'est une foule de maquettes, fac-similés, reproductions. Des propagandes tous azimuts, tirées de musées de la guerre ou du flux d'images de la Toile. Fétichisation d'une poutre métallique du World Trade Center en forme de croix, devenu objet d'un culte chrétien ; synthèse 3D reconstituant les bouddhas de Bamyân comme un sordide son et

« Je ne veux pas que cette exposition domine ou impose un sens : elle porte en elle l'incohérence et le marasme du monde »

lumière ; jeux de cartes de l'armée américaine à l'effigie de Saddam Hussein, ou casques de guerre irakiens dessinés par son fils en copiant la coiffe de Dark Vador ; publicité russe qui clame : « Le tabac tue, mais moins que Barack Obama » ; Robert Ménard qui utilise pour réclamer le TGV pour sa ville de Béziers une photo de Trump avec Kim Jong-un... Ou encore, pire que tout, une maquette de ville inspirée du jeu *SimCity 3000* : elle met en scène l'organisation urbaine permettant d'atteindre le meilleur score. A savoir une cité totalitaire, loisirs interdits, espérance de vie réduite à 50 ans...

Réagencés par des robots du type de ceux qu'utilisent les stocks Amazon, ces mille objets de propagande bougent constamment, créant de nouveaux chocs d'images et de points de vue. Anéantisant volontairement la possibilité de cerner le propos. Ils se répètent, se plagient, s'annulent les uns les autres au gré de cette valse des pantins. Une vérité est assénée ? Une contre-vérité la fait vaciller. Terrain instable pour la pensée.

Poids des paradoxes

Mais ce que Neil Beloufa donne à voir, surtout, c'est un grand trouble. « Pour la première fois, j'ai peur d'une exposition, avoue-t-il. J'ai peur, car rien n'est simple. Cette exposition me fait mal, car elle est ataquable à tout point de vue. C'est hyper-limite, par exemple, de montrer une affiche pétainiste sur les ravages causés par le Débarquement à côté d'un simulateur d'attaque à la bombe du Holy Defense Museum de Téhéran. Mais je ne veux pas que cette exposition domine ou impose un sens : elle porte en elle l'incohérence et le marasme du monde. » D'où la comparaison avec un moteur de recherche, qui revient souvent dans ses propos : « On entre en compétition avec la

domination Google, car on propose le même vide, la même ampleur, la même terreur. »

A l'entendre parler de cet accrochage fou, on sent que mille fois il a craint de perdre pied, de s'effondrer sous le poids de ses paradoxes. « Un musée d'art contemporain impose et légitime une autorité autant qu'un musée de la guerre, il participe de l'idéologie libérale, globalisante, analyse-t-il. Quand on m'invite, c'est pour critiquer le système, mais aussi pour le représenter. » Et digérer cette critique même. Peur d'être récupéré, phagocyté, neutralisé ? Il se fait encore moins d'illusions qu'à ses débuts : « J'ai eu la naïveté de croire que l'art avait un impact sur le monde : je sais bien aujourd'hui qu'il est surtout un outil de domination culturelle. Nous, artistes, avons perdu de notre liberté, nous sommes serviles, coupés de la société. Pourtant, je crois toujours profondément en l'art : c'est le nœud, ou la torsion, de l'exposition. »

Comment ne pas crouler sous le poids de telles questions ? Neil Beloufa a appelé à la rescousse quelques figures artistiques qui se sont elles aussi retrouvées englues dans ces contradictions. Godard, par exemple, convié par la télévision à célébrer le premier anniversaire de la victoire de Mitterrand : « Il dresse son autoportrait en singe autocratique, se reconnaissant lui-même comme acteur d'une propagande. » Et Courbet, peintre réaliste, communiste, emprisonné pour avoir déboulonné la colonne Vendôme ? « Quand il peint, depuis son exil en Suisse, un château en expliquant qu'il lui rappelle la prison où on l'a enfermé, il reconnaît que c'est parce que cela se vend particulièrement bien : il capitalise sur son engagement. » Neil Beloufa sait qu'il a lui aussi pu céder à ces sirènes. « Moi-même je suis compromis, lâche-t-il. Il y a peu, je me suis retrouvé à exposer la même année en Iran, au MoMA de New York, à la fondation privée chinoise K11 : j'ai compris que quelque chose était bizarre dans l'enchaînement. Avec cette exposition, j'ai mis la main au mauvais endroit de l'engrenage. Mais c'était mon rôle de le faire. » ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Neil Beloufa, « L'ennemi de mon ennemi », Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e. Tous les jours, sauf mardi, de midi à minuit. De 9 à 12 euros. Jusqu'au 13 mai.

Le hip-hop tout en légèreté d'Amala Dianor

Le chorégraphe d'origine sénégalaise réinvente la géométrie dans l'espace sur la scène du Théâtre des Abbesses, à Paris

DANSE

Avec ce trio masculin simple, savant et beau, Dianor pose sur scène, l'air de rien, un traité de danse pure

De la danse hip-hop en chaussettes pour mieux glisser et se la jouer patineur d'un soir en pirouettant comme une torche vive. Du hip-hop planant, doux, à peine audible tant il surfe léger au-dessus du sol, pèse poids plume sans pour autant manquer de chair. Du hip-hop ample qui ne se contente pas de torpiller sur place, mais voyage dans l'espace.

Quelque part au milieu de l'infini, d'Amala Dianor, à l'affiche du 13 au 17 mars au Théâtre des Abbesses, à Paris, tient mystérieusement les promesses de son titre intersidéral. Avec ce trio masculin simple, savant et beau, Dianor pose sur scène, l'air de rien, un traité de danse pure assumé comme tel, avec la seule passion du mouvement et de la relation à l'autre. Car, entre les gestes, le chorégraphe affirme avant tout la qualité fraternelle et humaine d'un art vécu comme une passerelle et une conversation.

Sur le plateau vide, trois hommes, le Coréen Pansun Kim, le Burkinabé Ladjé Koné et Dianor lui-même, lancent à tour de rôle leur ligne de danse comme on va à la pêche, entraînant leurs collègues dans leur sillage. Sans jamais se perdre de vue, ils tirent sur l'élastique de leur relation, réinventent les lois de l'attraction au gré d'un jeu continu de correspondances gestuelles, d'échos et parfois d'unissons. Une combinatoire chorégraphique magique qui fait respirer la scène et irradie de sérénité.

Langue métisse

Cette circulation du trio est soufflée par l'écriture d'Amala Dianor. Hybride fluide de sabar sénégalais, de hip-hop disloqué et acrobatique, ainsi que de contemporain, elle surfe sur les différents registres dans un élan organique. Elle valorise l'intelligence d'un corps global, traversé jusqu'aux extrémités par un mouvement ondulatoire qui semble n'avoir ni début ni fin. L'ensemble est subtil et sensuel, virtuose sans ostentation, tant les trois interprètes parlent naturellement cette langue métisse. Et, si le hip-hop n'a rien ici d'une charge guerrière nerveuse, il n'en garde pas moins son électricité intime. Pendant que les multiples sons électro d'Awir Leon s'entrelacent, le trio s'endort sous une myriade de pixels.

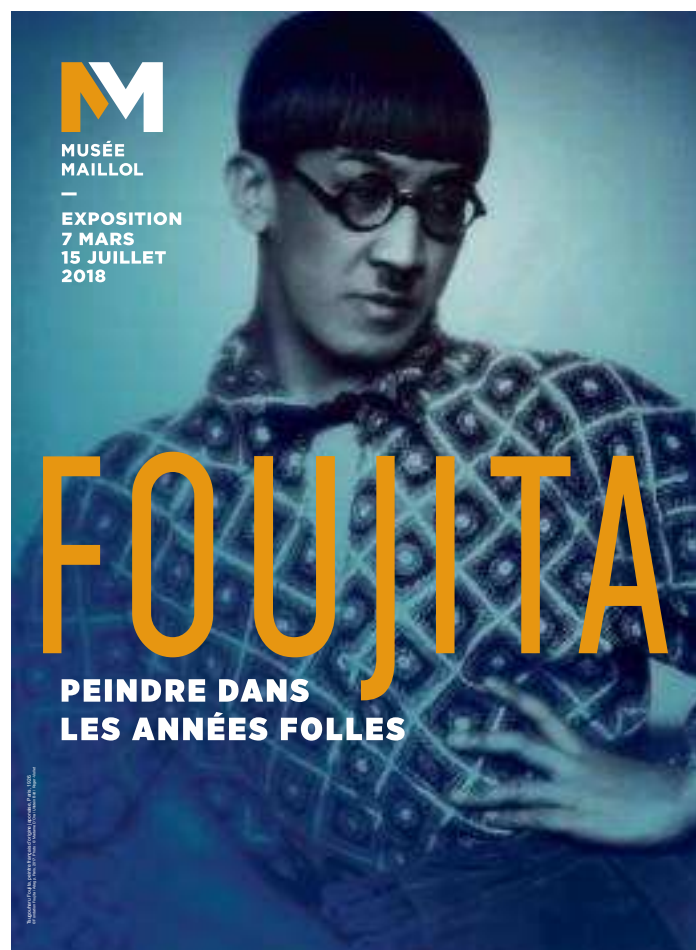
Quelque part au milieu de l'infini dialogue avec un autre trio, plus court mais parfaitement pesé,

intitulé « New School », dans lequel Amala Dianor décortique la grammaire hip-hop pour en tresser une guirlande ciselée de poses et d'acrobaties. Dans les deux cas, il distingue chaque interprète. Avec Pansun Kim et Ladjé Koné, il souhaitait que « chacun sorte de sa carcasse, de son corps, de sa route pour qu'on se rencontre différemment ». Chose faite et impeccablement réalisée. Dans *New School*, il rassemble une fois encore trois danseurs d'excellence : Link Berthomieux, Sandrine Lescourant et Admir Mirena. Il y majore le talent de chacun dans des géométries joueuses, qui apportent aussi la preuve lumineuse de l'intermittence riche de la danse hip-hop, à condition de savoir l'extraire de ses clichés sans la couper de ses racines.

Ces deux pièces en miroir signent l'univers d'Amala Dianor. Né au Sénégal, passé par le hip-hop dès l'âge de 7 ans, il intègre, en 2000, l'école du Centre national de danse contemporaine d'Angers. Interprète chez François et Dominique Dupuy, puis Emanuel Gat, il crée sa compagnie en 2012. En partenariat avec le Théâtre des Abbesses, il a ouvert la sixième édition du festival Séquence Danse, piloté par le Centquatre, où il est artiste associé depuis 2017. Parallèlement à trois autres de ses spectacles, *Trait d'union*, *Une* et *Man Rec* (« seulement moi », en wolof), on retrouve à l'affiche de la manifestation, qui se déroule jusqu'au 14 avril, les chorégraphes Maguy Marin et Lia Rodrigues, Olivier Dubois, Christian Rizzo, Aurélien Bory et Omar Rajeh. ■

ROSITA BOISSEAU

Quelque part au milieu de l'infini, d'Amala Dianor. Le 20 mars, Espace 1789, Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01-40-11-70-72. « Trait d'union » et « Man Rec », le 21 mars, Musée national de l'histoire de l'immigration, Paris 12^e. « Trait d'union » et « Une », les 24 et 25 mars, au Centquatre, Paris 19^e. Tél. : 01-53-35-50-00.



EN PARTENARIAT AVEC : A COORDONNER : culturespaces

OUI 20 ANOUS PRIS La Passion arte m2 USC RATP

CIRQUE Un acrobate du Cirque du soleil meurt après une chute sur scène en Floride

Un acrobate du Cirque du soleil est mort samedi 17 mars après une chute lors d'un spectacle à Tampa, en Floride. L'artiste, Yann Arnaud, est tombé alors qu'il exécutait un numéro de sangles aériennes. Transporté à l'hôpital, il a succombé à ses blessures. Ce n'est pas la première fois que le Cirque du soleil déplore le décès d'un acrobate : en 2013, une Française, Sarah Guillot-Guyard, était morte après une chute pendant une représentation à Las Vegas et, en 2009, un Ukrainien, Olexandre Jourou, avait fait une chute mortelle lors

d'un entraînement à Montréal. — (AFP)

THÉÂTRE En Égypte, une pièce annulée à cause de la censure

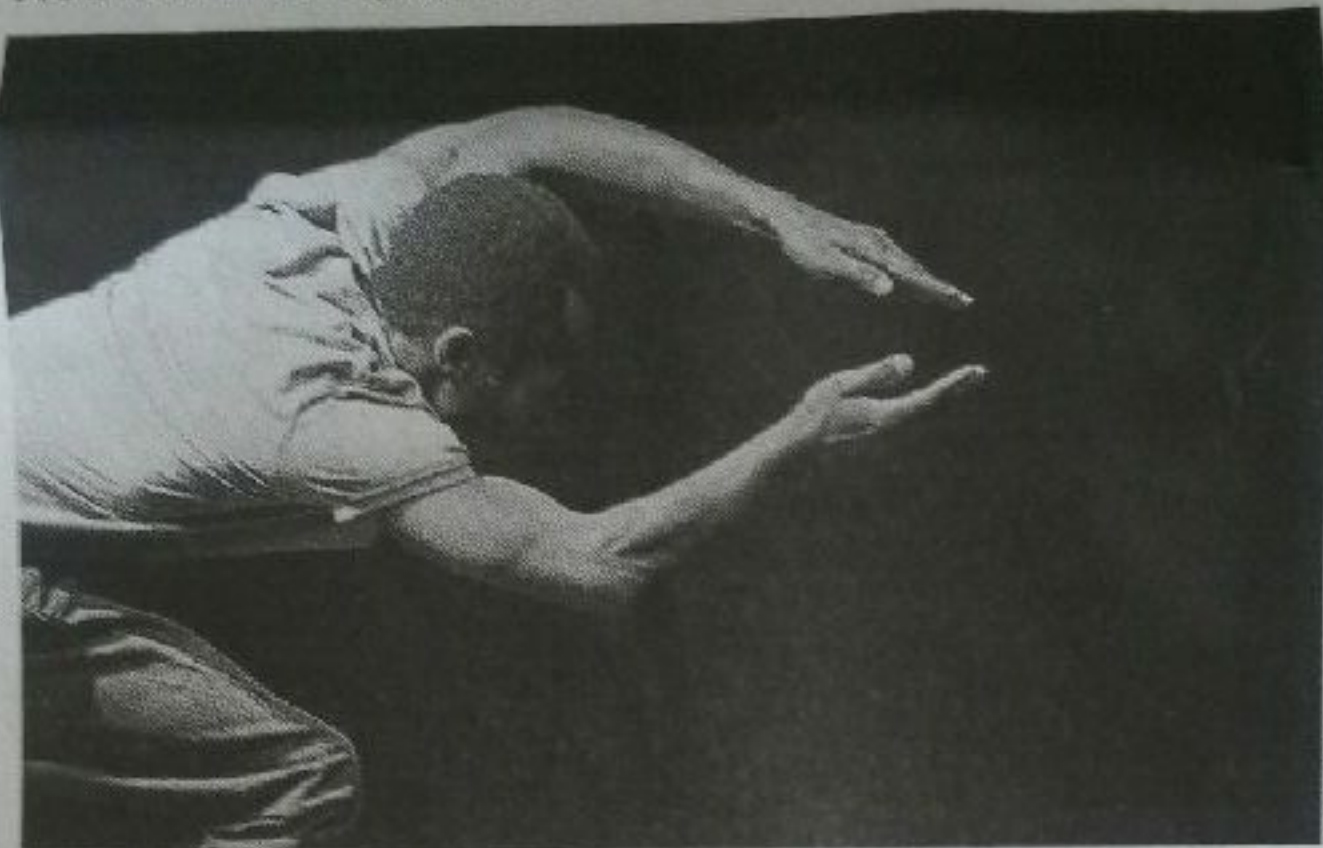
Les représentations de la pièce de théâtre « Avant la révolution », d'Ahmed El-Attar, qui devaient débiter dimanche 18 mars dans le cadre du Downtown Contemporary Arts Festival (D-CAF), au Caire, ont été annulées à cause de la censure, a annoncé le festival. Les autorités de la censure ont exigé la suppression de cinq scènes. Le metteur en scène a estimé que la pièce, qui évoque l'Égypte d'avant la révolution de 2011, ne pouvait être représentée sans celles-ci. — (AFP)

Si vous aimez Amy Winehouse, Janis Joplin ou encore Tom Waits, alors ce concert est pour vous. Sarah Coy est une chanteuse soul jazz venue de la Nouvelle-Orléans et qui sera prochainement en concert à la Gigale, à Paris, avec le groupe The Liminans. Avec une voix et un groove in-

croyables, Sarah Coy, accrochée au piano, promet de déchaîner son public avec son énergie et sa grande générosité scénique.

Dimanche 2 octobre, à 18 h, au Bar'Ouf, 2, place Saint-Pierre, à Cholet.

Nouvelle chorégraphie d'Amala Dianor sur l'identité



Le danseur et chorégraphe, artiste associé à Scènes de Pays.

« Man Rec » signifie « seulement moi » en wolof, langue la plus parlée au Sénégal, d'où est originaire Amala Dianor. *Man Rec*, sa nouvelle création, chorégraphiée et interprétée par Amala, propose un dialogue entre ses origines multiples – des danses urbaines à la danse contemporaine, en passant par les danses africaines – qu'il conjugue au singulier.

Le point de départ de *Man Rec* est la nature complexe de l'individu : son

identité, le rapport à l'autre et à la société. Dans une proposition utilisant les énergies de toutes ces danses qui l'ont accompagné, Amala explore les « moi » multiples qui se dévoilent de manière brute, qui s'effacent les uns après les autres et qui laissent la place à cet autre moi face à lui-même et debout devant toi.

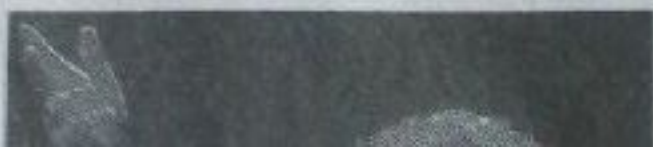
Dimanche 2 octobre, à 11 h, dans le jardin de la Maison Gracq, à Saint-Florent-le-Vieil. Dans le cadre des rencontres Gracq. 5 €.

La Tessoualle

État civil : naissance

Aimé Le Saos, 4, square Colette.

Chants et contes du monde



Maulévrier

Bibliothèque

Mercredi 28 septembre, 10 h 30 à 12 h et 15 h à 18 h, espace Foulques-Nerra.

Nuailly

Centre socioculturel intercommunal